

La Scouine d'Albert Laberge
La Scouine de Gabriel Marcoux-Chabot

Caroline Loranger

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, C. (2018). Compte rendu de [*La Scouine* d'Albert Laberge / *La Scouine* de Gabriel Marcoux-Chabot]. *Spirale*, (264), 82–84.

Il faut beaucoup aimer la Scouine

Par Caroline Loranger

LA SCOUINE

d'Albert Laberge

Imprimerie Modèle, 1918, 110 p.

LA SCOUINE

de Gabriel Marcoux-Chabot

Éditions La Peuplade, 2018, 136 p.

« *Mot sans signification aucune, injection vague qui ramène aux origines premières du langage.* » Albert Laberge définit ainsi le surnom la Scouine, affublé au personnage de Paulima Deschamps dans son roman de 1918. Vide de sens, intraduisible et inexplicable, si ce n'est par sa vague association aux relents d'urine de la fillette qui pisse au lit, le terme avait jusqu'aujourd'hui valeur d'hapax dans la littérature québécoise ; il n'existait que dans l'œuvre de Laberge, qui en tirait son titre, et ne pouvait renvoyer qu'à celle-ci. Cent ans plus tard, Gabriel Marcoux-Chabot propose pourtant un roman éponyme, investissant *La Scouine* d'un sens nouveau par la réécriture de l'œuvre originale.

Le terme Scouine devient sous la plume de Marcoux-Chabot un mot qui « *surgit d'on ne sait quels abysses du langage* ». En creux, on peut lire dans cette variation de la définition du sobriquet le changement programmatique qui se produit entre les deux œuvres. Ce jaillissement depuis les profondeurs chez Marcoux-Chabot est à opposer à la régression vers les origines, et donc vers une certaine forme d'animalité, qui avait cours dans la version originale. Laberge confinait son œuvre à la représentation brute, bestiale, de la vie qui passe ; celle de Marcoux-Chabot est une tentative d'humanisation des pulsions qui rongent les protagonistes.

Marcoux-Chabot cherche à donner une légitimité au livre de Laberge dans le canon littéraire, en remettant sous les projecteurs une œuvre qui, après avoir été mise à l'Index par monseigneur Paul Bruchési à cause de scènes à caractère sexuel, n'a acquis de valeur dans l'histoire littéraire québécoise moderne que tardivement. La réécriture de Marcoux-Chabot se présente ainsi comme un travail d'exhumation, cherchant à tirer *La Scouine* des abysses de la mémoire en exploitant cela même qui l'y avait fait plonger : le désir et la sexualité.

La Scouine de Gabriel Marcoux-Chabot peut être lue indépendamment de celle d'Albert Laberge sans que sa lecture soit hypothéquée par la méconnaissance de l'œuvre originale. Il apparaît toutefois clair que l'auteur nous invite à lire les deux textes en parallèle. On apprécie davantage le travail de réécriture, fin, respectueux jusque dans le traitement de la langue d'écriture très oralisée et parfois même rebutante de Laberge, lorsqu'on est à même de voir les déplacements et les modulations qui s'opèrent entre l'original et sa réinvention.

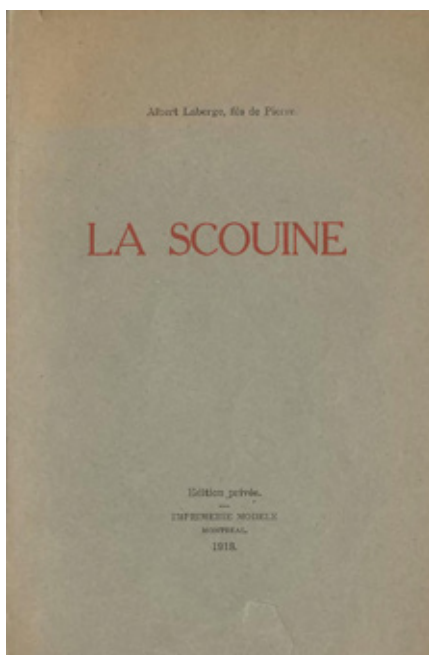
Aux origines, la cruauté

Constitué de courts chapitres juxtaposés comme autant de prises de vue sur la vie d'une famille de cultivateurs pauvres, les Deschamps, le roman

d'Albert Laberge prend comme point de départ la naissance des jumelles Caroline et Paulima, surnommée la Scouine. Dernières-nées d'une fratrie nourrie au « *pain sûr et amer* », les bessonnees grandissent dans un monde particulièrement dur, volontairement noirci par Laberge. La famille Deschamps s'éreinte à travailler la terre, qui ne lui rend pas les fruits de son labeur. Les ressources étant limitées et la foi catholique d'aucun réconfort, les paysans luttent pour survivre, guettés par tous les maux qui s'attachent à la pauvreté : l'ignorance, la violence, l'alcoolisme, le suicide.

La Scouine réussit à tirer son épingle du jeu en se refusant elle-même toute compassion. Elle devient une commère invétérée qui colporte les mauvaises nouvelles, une âme fourbe qui se félicite d'avoir réussi à refiler au mendiant un trente sous de plomb. Elle ne s'émeut pas du malheur des autres : ayant elle-même vécu une suite d'humiliations croissantes tout au long de sa vie, elle ne sait que trop bien que personne ne s'enquerra de celui qui la frappera inévitablement à son tour. Seule la castration de son veau préféré provoque chez elle une émotion, vive mais de courte durée. S'attacher, c'est courir le risque que quelqu'un perçoive sa faiblesse et en abuse.

L'amour sous toutes ses formes – filial, fraternel ou romantique – est ainsi



refusé aux protagonistes, remplacé par une cruauté gratuite, seul rapport au monde possible. Les fils sont ingrats et saccagent le pommier familial, unique fierté de leur mère ; un voisin insensible laisse ses frères se nourrir de cadavres de porcelets. Tout au plus, Charlot, le frère estropié de la Scouine, connaît une fois le plaisir de la chair avec l'Irlandaise, une ivrogne embauchée pour aider aux travaux des champs qui se glisse dans la couche du vieux garçon. Cette nuit-là, dans la grange, « *le geste des races s'accomplit* », nous dit Laberge, mais il souligne bien, fataliste, que « *[c]e fut [l]a seule nuit d'amour* » de Charlot.

« Erfaire » *La Scouine*

Au début de sa version du roman, Gabriel Marcoux-Chabot imagine Mâço, la mère des jumelles, répétant à qui veut bien l'entendre que la plus laide de ses filles, Paulima, finirait bien par « *s'erfaire* ». La laideur de la Scouine, qui avait certes, chez Laberge, « *la carrure, la taille, la figure, l'expression, les gestes, les manières et la voix d'un homme* », mais dont on ne faisait pas grand cas puisqu'aucun personnage n'était vraiment plus joli qu'elle, est exacerbée dans le texte de Marcoux-Chabot. Paulima rebute même sa propre mère, dont le continuel « *a va s'erfaire... a va s'erfaire* » se présente à la fois comme une prière et une façon de masquer ses sentiments envers sa fille.

À défaut de s'embellir, la Scouine, ayant compris « *que des mots bien choisis peuvent éluder le malheur et le détourner sur autrui* », fait l'apprentissage de sa propre capacité à transformer le monde qui l'entoure par l'usage de la parole. Sans être complètement valorisée, la capacité de la Scouine de tirer avantage des différentes situations auxquelles elle doit faire face, dans l'œuvre revisitée de Marcoux-Chabot, fait finalement d'elle un atout pour sa famille. Le commérage n'apparaît alors plus comme une tare. Le malheur des uns fait le bonheur des Deschamps qui, aiguillés par les ragots colportés par la Scouine, s'enrichissent en misant sur la ruine de leurs voisins. Au-delà de l'accroissement de leur confort matériel, la Scouine offre ultimement aux Deschamps le droit d'aspirer à un avenir meilleur. Mâço se surprend plus tard à construire en pensée la maison de Charlot. Elle peut maintenant se le permettre, car, grâce à sa fille, « *[i]ls ont la terre, ils ont l'argent et, dorénavant, de l'espace pour rêver* ».

Le leitmotiv de Mâço peut aussi être vu comme un appel au lecteur. On comprend bien que celui qui refait *La Scouine*, c'est l'auteur de cette nouvelle version. Marcoux-Chabot cherche à donner à l'œuvre une profondeur nouvelle, des motifs vraisemblables, une cohérence plus grande. À partir des tableaux disparates et de longueur variable qui formaient l'original, Marcoux-Chabot élabore une structure stricte en sept parties constituées de sept chapitres, eux-mêmes divisés en sept paragraphes, à l'exception de l'avant-dernier chapitre de la dernière partie. L'écrivain reprend les scènes les plus iconiques du texte original, mais déplace les différents épisodes pour qu'ils s'expliquent les uns les autres. Il crée de cette façon une trame narrative qui était absente chez Laberge, et dont l'un des moteurs est précisément la laideur et la masculinité de la Scouine. En démontant le roman pour le réassembler selon un nouvel axe dramatique, Marcoux-Chabot cherche à donner un sens à la brutalité du monde dans lequel évoluent les personnages, et des motifs logiques et plausibles aux travers de la Scouine.

Agresseuse dans le roman de Laberge, la Scouine est souvent présentée en victime chez Marcoux-Chabot. Délestée d'une part de sa méchanceté, elle devient ainsi bien plus facile à aimer.

Le désir de Charlot

L'affection est réintroduite dans le texte de Marcoux-Chabot par le biais du personnage de Charlot. C'est par ses yeux qu'on voit Paulima, et la laideur de celle-ci l'attire plus qu'elle ne le rebute. Si la Scouine devait affronter seule les tourments de la vie dans le texte de Laberge, elle est aidée par un grand frère protecteur dans la réécriture. Il ne réussit pas à lui éviter toutes les misères, mais devient tout de même un compagnon d'infortune. Entre le frère et la sœur se développe une complicité forte et, à bien des égards, dérangement, alors que la Scouine prend habitude de soulever ses jupes pour s'exhiber devant Charlot pendant leurs promenades.

Leur proximité s'étiole peu à peu, toutefois, tandis que Charlot découvre qu'il est attiré par les garçons. Le désir homosexuel de Charlot, complètement absent de l'œuvre originale, guide véritablement le texte de Marcoux-Chabot. Une scène de cruauté animale du roman de Laberge est ainsi détournée par Marcoux-Chabot, qui en fait l'illustration de la violence des désirs qu'on sait interdits. Charlot, caressant le chien du Taon, observe ce dernier battre à mort sa jument : « *Dans son esprit enténébré, les gestes du Taon se déforment et se démultiplient, son corps se dénude et une joie sauvage exsude de ses cris. Son propre corps répond au déchirement des chairs, au fractionnement des os, tandis que le petit chien gémit de plaisir entre ses mains, Charlot, ravi, exulte d'un bonheur féroce et sans merci.* » La force de l'attraction de Charlot pour les hommes contribue également à expliquer une partie des actions de la Scouine. Alors qu'elle jetait par superstition le chien du Taon dans un puits dans l'original, elle noie plutôt la bête en guise de représailles, après avoir compris que son frère n'était pas insensible au charme de son propriétaire.

L'accent mis sur l'homosexualité de Charlot justifie également le choix de transformer l'Irlandaise en homme dans la version que donne Marcoux-Chabot du chapitre « Les foins ». Ce chapitre, qui relate un jour de travail aux champs où les hommes surprennent l'un des travailleurs à se masturber, ce qui excite Charlot et l'Irlandaise qui, dans l'original, passeront ensuite à l'acte, devient véritablement la clé de voûte du roman de Marcoux-Chabot. Vingtième chapitre de 34, la scène des foins figurait presque au centre de l'œuvre de Laberge, sans toutefois en constituer le cœur : à l'image du reste du texte, ce n'était qu'un épisode parmi d'autres dans la vie des Deschamps. Marcoux-

Chabot déplace quant à lui le chapitre à la toute fin de son roman, faisant tendre toute l'action de la nouvelle trame narrative vers la scène même qui avait tant choqué les mœurs du début du ^{xx}e siècle, y ajoutant, qui plus est, une toute nouvelle dimension homosexuelle.

En n'en faisant cependant pas la finalité de son œuvre, Marcoux-Chabot échappe à l'écueil de la représentation de l'homosexualité comme d'un ultime tabou, mais il embrasse vraisemblablement le côté iconoclaste de l'œuvre de Laberge et le pousse jusqu'au bout. Les protagonistes ne sont plus soumis au joug de la cruauté, mais à celui de désirs inavouables, et la Scouine n'y

échappe pas. Comme elle avait noyé le chien du Taon, elle assassine l'Irlandais pour prendre sa place dans le lit de son frère. À l'homosexualité se substitue un inceste étrangement libérateur tant pour Charlot – la Scouine n'a-t-elle pas un grand corps de garçon ? – que pour la Scouine. L'amour de celle-ci pour son frère, qui dépassait largement la dimension fraternelle, peut finalement être assouvi.

Aimer l'ignoble

Lorsqu'il dépeint Charlot rêvant au corps de l'Irlandais qui dort au grenier, Marcoux-Chabot fait du coassement sourd des grenouilles sous la fenêtre de Charlot « *une réponse claire à une question qu'il ne s'est jamais posée* ». La rigidité de la société rurale dans laquelle il évolue ne lui permet pas d'envisager les pulsions qui le rongent, encore moins de les exprimer. Le texte de Marcoux-Chabot présente de la même manière la réponse à une question qui n'aurait pas même effleuré l'esprit de Laberge : et si *La Scouine* était un roman d'amour ? Alors que le texte qui connaît une réécriture est souvent amplifié, allongé, pour en interroger les silences, *La Scouine* de Gabriel Marcoux-Chabot est plutôt un exercice de dépouillement. Une partie de la critique de la religion catholique de même que les scènes politiques ont été retirées de la structure originelle du roman pour le concentrer uniquement autour d'une étrange histoire de désir et d'interdits, dont l'ombre était bien loin de se profiler dans l'œuvre de Laberge, mais qui reste cohérente avec l'univers que celui-ci avait échafaudé. La lecture de *La Scouine* proposée par Marcoux-Chabot donne à voir au-delà de l'antiterrorisme et du naturalisme qui marquaient l'original et ouvre le texte sur des préoccupations contemporaines : la sexualité, les tabous, l'orientation sexuelle. Marcoux-Chabot travaille les thèmes de la marginalité qui affleuraient dans l'œuvre de Laberge en l'actualisant pour un lectorat qui peut maintenant l'appréhender. Il réussit ainsi à faire aimer jusqu'à l'« *ignoble pornographie* » que *La Scouine* a pu représenter dans le passé pour un clergé en mal d'œuvres à censurer. ■

